

de ce continent, permettez-moi de vous dire, Messieurs, que la prépondérance nous appartient. Le catholicisme a besoin d'un boulevard en Amérique; jamais il ne s'est appuyé sur la force matérielle pour dominer, pour étendre sa douce influence; toujours il a demandé le secours des nations les plus civilisées; c'est dans leur sein qu'il a établi son centre d'action; c'est à leur familles, c'est à leurs écoles qu'il a toujours demandé ses missionnaires, ses apôtres, ses docteurs, ses orateurs et ses écrivains: il me semble, Messieurs, que tel est le rôle destiné au Canada, rôle qu'il exerce déjà, en petit, il est vrai, mais qu'il exerce, on ne saurait le nier.

C'est à nous jeunes gens qu'il appartient de préparer les beaux jours de la patrie par des études consciencieuses, réfléchies, sérieuses et morales. Rien ne nous manque pour cela: nous avons des institutions qui n'ont pas un autre but; des directeurs éclairés, savants autant que modestes, s'empressent de nous prodiguer les conseils et les éloges: les livres ne nous font pas défaut, non plus que l'encouragement des premiers citoyens; des tribunes d'exercice se dressent partout; des auditoires accourent avec avidité accueillir et féliciter le jeune talent, lui fournir l'occasion de s'affermir, de se tremper au feu de la publicité et de l'opinion. Nous serions coupables, je dis plus, nous serions criminels, de ne pas seconder ces efforts, de ne pas profiter de ces secours intelligents.

On aura beau dire: c'est le travail qui fait l'homme: le talent sans l'étude n'est rien s'il ne devient pas funeste; jetez les yeux sur la jeunesse qui sort tous les ans des collèges, après avoir terminé ses études, suivez ces jeunes lévites, ces jeunes avocats, ces jeunes hommes d'affaires. Les uns, après avoir brillé sur les bancs de l'école, sont allés s'éteindre obscurément derrière un comptoir, dans une mince étude d'avocat ou de médecin; ou bien encore sont parvenus à se hisser misérablement à quelque emploi public en s'y croyant au faite des grandeurs et de la richesse: ceux là ont cru que le talent les dispensait du reste. Les autres ont compté leurs années par des succès et par des triomphes; ils ont réussi, chose rare, à se frayer un chemin à travers l'encombrement des professions, et un beau jour on les verra appelés par le suffrage national à conduire les affaires de leur pays. Puis, on dira: "Comme la fortune est capricieuse! comme ses dons sont aveugles! quelle heureuse étoile favorise un tel!"

On aura tort de parler ainsi. Le succès, Messieurs, est l'œuvre du talent un peu, du travail beaucoup, pour ne pas dire exclusivement. Une fois que cet homme dont vous enviez la fortune ou la renommée est retiré chez lui, passez sous ses fenêtres, la nuit, alors que tout dort, que tout repose. Vous y verrez briller la lumière à travers les rideaux mal tirés. Si, curieux, vous voulez pénétrer le mystère de cette veille prolongée, hasardez un œil indiscret dans l'appartement: qu'apercevez-vous à la lueur de la lampe?

Le voilà sous votre regard ce citoyen illustre, ce savant que l'opinion acclame entre tous, ce financier, ce juriconsulte, cet orateur à la puissante renommée: il est dans sa bibliothèque; il est assis à sa table de travail; il est entouré de ses chers livres; il médite avec ses auteurs; il converse avec les anciens génies comme s'il leur avait donné rendez-vous à cette heure de la nuit: il s'inspire de leur expérience; il cherche à leur dérober le secret de leur vastes conceptions; il écrit, il prépare ses actes de la journée; il réfléchit, entouré de l'expérience de 20 siècles, sur les événements de la veille, essaie de prévoir ceux du lendemain.

Son front s'illumine par instants; sa plume dévore le papier; puis il reprend son travail méditatif. Ne restez pas plus longtemps: car son labeur fatiguerait même votre curiosité. Soyez sûr qu'il n'ira que bien tard après minuit demander au sommeil de réparer à la hâte ses forces qu'il ne consulte pas.

Dites-moi, le succès de cet homme vous surprendra-t-il encore?

Les grandes renommées sont surtout le fruit du travail: tout dans ce monde appartient à ceux qui veulent et à ceux qui travaillent. Démosthènes préparait ses immortelles harangues en se sequestrant de la société pendant des années et en se condamnant à un genre de vie que l'on dut alors traiter de folie. Ticho Brahé, célèbre astronome, s'était fait construire une colonne au sommet de laquelle se trouvait une table, une chaise et des instruments d'astronomie: il y montait par une échelle que son domestique avait l'ordre de retirer et de n'apporter qu'au bout de plusieurs jours. Il voulait ainsi étudier sans distraction et se forcer lui-même à travailler: car que faire au haut d'une pareille tour à moins de réfléchir? Voulez-vous encore des exemples de travail et de gloire: lisez l'histoire d'Origène, l'homme aux entraîlles d'airain; lisez la vie de St. Augustin qui commença si tard, à dit un écrivain, et qui pourtant a vu toutes choses; admirez St. Thomas, l'ange de l'école, qui mourut à 49 ans, légua au monde le plus magnifique héritage de science et de philosophie qu'il soit donné à un homme de produire, et laissant dix-sept volumes in-folio. Puis, dans les temps plus rapprochés, c'est Bossuet s'endormant en lisant Homère

et se levant à 2 heures du matin; c'est l'illustre chancelier d'Aguesseau enseignant que le changement de travail est pour l'esprit une récréation suffisante; c'est le prophétique génie de M. de Maistre cherchant dans la création de chefs-d'œuvre un soulagement aux ennuis de l'exil, un délassement aux mille soucis de la diplomatie; ce sont tous les grands penseurs de notre époque qui considèrent n'avoir rien fait quand ils n'ont pu donner dans certaines circonstances que 7 à 8 heures par jour au travail, à l'étude, à la réflexion. Voici ce que nous lisons, il n'y a pas longtemps dans un *Courrier du Palais* d'un journal parisien, où l'on parlait de l'une des gloires du barreau français:

"M. Dufaure a 64 ans, c'est un travailleur intrépide, un vrai bénédictin. Quand tout Paris sommeille, il se lève, il est 3 heures du matin, hiver comme été. Dans la mauvaise saison, il allume lui-même son feu et sa lampe: le voilà à l'œuvre, lisant, corrigeant, analysant, compulsant les recueils de jurisprudence, étudiant les pièces à la loupe: il fait des notes détaillées; il coud les feuillets les uns aux autres; ce sont les jalons de sa plaidoirie.

"Un jour, un de ses confrères, qui demeure dans la même maison que lui, dans l'appartement au-dessus du sien, l'invite à une soirée. Grand embarras de M. Dufaure qui avait accepté l'invitation pour sa famille, mais qui ne savait comment, en ce qui le concerne, répondre au désir de son confrère. Il ne voulait point déplaire à celui-ci, et d'un autre côté il lui était pénible de renoncer à ses chers travaux et à ses habitudes... Le soir du bal arrive: la soirée s'écoule: on ne voyait point apparaître l'illustre avocat. Enfin, à 3 heures, on annonce:—M. Dufaure! Et ce nom fit la sensation qu'il produit toutes les fois qu'il est annoncé.

"M. Dufaure n'avait rien changé à ses habitudes. Seulement, au lieu d'aller au bal suivant la méthode générale qui consiste à y aller avant de se coucher, M. Dufaure s'était mis au lit à son heure habituelle, s'était levé à son heure habituelle, avait mis sa toilette habituelle, car il est toujours en habit et en cravate noirs et en se levant, il avait été au bal.

"Il fit une tournée dans les salons: un quart d'heure après il était devant sa table de travail. Et les valse, les galops, les mazurkas continuaient leur train..... Cavaliers et danseuses prolongeaient encore le matin leurs plaisirs. Quant à M. Dufaure, il y avait longtemps qu'il oubliait le bal; il était tout entier à son plaisir, à l'ivresse du travail!"

Nous, qui nous flatons de travailler, combien sommes-nous qui aimons ainsi l'étude jusqu'à l'ivresse?

Non: nous ne comprenons pas assez tout ce qu'il y a de salutaire, de fort, de vraiment grand dans le travail: et pourtant, il est devenu banal de s'écrier que c'est par le travail que l'on triomphe de tout.

Je vois l'objection naître sur vos lèvres; elle me vient à moi-même et nous nous disons: "Tout cela est exact et vrai: mais avons-nous le temps?"

Ah! le temps: nous ne sommes pas sérieux quand nous jetons sur la faute du temps notre paresse et notre apathie. Le temps, c'est ce qui manque le moins: les exemples que je vous ai cités le prouvent; pour ces grands génies, pour ces infatigables ouvriers de la pensée, la journée n'avait pas plus de 24 heures. Seulement, tout leur secret consistait à n'en pas perdre une minute. Ces 24 heures avaient leur emploi fixe: tel moment pour les repas, tel autre pour le sommeil: et pour ces choses le moins possible: puis tout le reste, c'est-à-dire 12 à 16 heures, était consacré au travail.

Aujourd'hui, non-seulement on s'étonne du nombre des œuvres de ces héros de l'intelligence, mais beaucoup ne peuvent comprendre comment ils aient pu non-seulement penser mais écrire des ouvrages aussi volumineux. Il est évident que nous avons dégénéré; et surtout qu'en Canada, nous ne savons pas travailler.

On parle de littérature nationale: c'est là une noble pensée; je considère que le seul moyen de la réaliser c'est de répandre autour de nous le goût du travail et de prêcher nous-mêmes d'exemple.

Une littérature nationale est une mosaïque intellectuelle d'ouvrages bien pensés et bien écrits sur l'histoire indigène et étrangère, sur la philosophie, sur la morale, sur la religion, sur les sciences, sur la poésie, sur le droit, sur la jurisprudence, sur l'économie politique, sur les beaux-arts: à nous, de nous partager les parties de ce patriotique édifice et de se mettre incontinent à l'œuvre.

Dieu a donné à tous les hommes deux espèces de capitaux au moyen desquels ils peuvent aspirer à tout et qui sont les deux principaux éléments de la richesse individuelle et sociale; ces deux capitaux sont le travail et le temps. Ils sont illimités, inépuisables et appartiennent à tous dans une égale mesure. En vertu de son libre arbitre, chacun peut en profiter ou ne pas s'en occuper: là est le mérite ou le démerite, et pour parler le langage de notre